

Au bord du lac

P OURQUOI ÊTRE VENU LÀ, plutôt qu'ailleurs ? Le choix des lieux n'a plus aucune importance et il serait bien vain de chercher quelque part un refuge. Mais enfin c'est là qu'il est venu, sans y être guidé par un motif dont il puisse avoir conscience. Il a laissé son auto sur la petite route qui contourne le lac ; il est descendu sur la berge, entre deux bouleaux aux troncs cerclés de blanc, et il s'est couché sur le ventre, les yeux presque au ras de l'eau. Que le sol soit humide ou non, qu'est-ce que cela peut bien faire ?

Devant lui, sur une distance de quelques mètres, une mince couche d'eau, d'une transparence bleutée, laisse voir des cailloux, des brindilles, des feuilles mortes brun foncé, qui ont coulé, une fois gorgées d'humidité. Quelques tiges de joncs flétris émergent, blanchâtres, et chacune semble créer autour d'elle un minuscule cratère dans la surface. D'autres retiennent des brins de paille qu'un courant imperceptible a dû mêler en écheveaux. Plus loin, le fond s'abaisse et disparaît : on ne voit plus que le reflet bleu clair de ciel d'extrême automne. Au jeu de remous invisibles, une nappe plus sombre creuse une sorte de golfe dans la surface friselée et moirée où tranche nettement le reflet neigeux d'une montagne.

Soudain toutes ces images se brisent parce qu'il a lancé d'un geste machinal une pierre dans l'eau. Il regarde les ondes concentriques qui s'élargissent en formant des anneaux tour à tour sombres et argentés. Ils se propagent peu à peu, deviennent imperceptibles en s'éloignant. Mais sans doute

quelque frémissement secret va atteindre jusqu'à la rive opposée du petit lac. Il laisse aller sa méditation floue : les moralistes assurent que nos actes se répercutent ainsi, sans que nous en connaissions les répercussions lointaines, dans l'espace et dans le temps. Alors, si nous les ignorons, à quoi bon ? Et la pierre, cause du choc initial, a disparu au fond de l'eau, inconnue de tous maintenant ; personne ne le saura jamais. Tout comme la mort : on sombre, après un court trajet, et plus rien. L'eau reprend vite sa tranquillité et les vivants ont tôt fait d'oublier celui qui vient de disparaître. Voilà les rêveries du promeneur solitaire, muse-t-il, avec un faible ricanement intérieur — bien qu'il n'y ait vraiment pas de quoi rire.

Mal à l'aise, il change de position et se retourne sur le dos. Pas longtemps : une souffrance brutale, blanche comme un coup de poignard, le fait haleter. Il se souvient des termes qu'il a lus dans le gros livre de médecine, le tome VII de Harrison : « douleur térébrante^a et transfixiante^b. » Ils ont de bien jolis mots, ces gens-là, pour coller une étiquette sur le mal des autres. Lentement, avec précaution, il s'assied, penche le buste en avant, serrant ses genoux joints entre ses bras qui se croisent. La souffrance est une maîtresse efficace : elle lui a vite enseigné que c'était la seule position où ses douleurs pouvaient s'atténuer — pour le moment, du moins.

Depuis quelques mois, cela n'allait pas : douleurs gastriques, amaigrissement, le teint jaune. Si bien que Caroline, qui pourtant ne s'intéresse qu'à elle-même, a fini par le lui faire remarquer ; non sans aigreur, comme toutes les fois qu'elle s'adresse à lui : « Sais-tu, Marcel, tu ferais mieux

a. Qui donne l'impression qu'une pointe s'enfonce dans la partie douloureuse.

b. Semblable à celle d'une amputation par transfixion (le bistouri traverse d'un coup la partie à amputer et coupe les chairs de dedans en dehors).

d'aller consulter un médecin quelconque. » Oh, elle ne l'a pas dit par affection, mais parce qu'incapable de supporter la moindre douleur (elle n'a pas voulu d'enfants) elle refuse de la percevoir chez les autres. Ça la dérange, surtout quand il s'agit de son mari. Elle lui demande uniquement de lui fournir l'argent dont elle a le besoin (et le goût !), et c'est tout. Or Marcel, cadre supérieur, a bien réussi sur le plan financier. L'aime-t-elle ? Etrange question, il ne s'agit pas de cela. Et lui, l'aime-t-il ? Il se le demande bien rarement. Au fond, il ne l'a jamais aimée. Il l'a épousée, voici bientôt dix-huit ans, parce qu'elle présentait bien : habillée avec une correction non sans raffinement, grande, mince. Pas grand chose dans la tête, encore moins dans le cœur. Il le savait en l'épousant, et ne s'en inquiétait pas : il lui fallait une maîtresse de maison impeccable, une compagne distinguée qu'on puisse mener dans le monde sans risquer accrocs ni faux pas. L'affection, il n'en avait cure. Quant à l'amour (avec la majuscule qu'il refuse d'y mettre), il n'a jamais eu de temps à perdre avec de telles niaiseries, et chacun sait qu'on ne le trouve pas dans le mariage. Maintenant, elle a pris de l'âge, bien sûr ; plutôt mal. Sa minceur est devenue sécheresse, la patte d'oie se dessine malgré tous les produits de beauté, les séances chez la coiffeuse se multiplient. Oh, elle se défend, elle tient encore son rang. Mais quoi, elle a dépassé la quarantaine, et de ce moment une femme n'a plus qu'à raccrocher. D'ailleurs il ne s'est jamais soucié de sa vie privée, pas plus qu'elle de la sienne. Le seul point, sans doute, sur lequel ils aient toujours été d'accord — un accord tacite, évidemment.

Il jette à nouveau un gravier dans le lac, d'un mouvement prudent, pour ne pas réveiller la douleur. À nouveau il regarde s'épanouir les cercles concentriques, songe une seconde aux théories de Bachelard sur l'effet hypnotique et sécurisant de l'eau. Il a lu cela dans sa jeunesse, et son rang social exigeait une certaine culture. Exigeait. Il s'aperçoit soudain

qu'il a employé l'imparfait. Ne peut-il donc plus penser qu'à l'imparfait, avec toute la valeur angoissante que possède ce mot ? Une coupure avec un passé déjà hors d'atteinte, et en même temps la certitude de l'inachevé, donc de l'échec. Il entend la voix du médecin : « Quel âge avez-vous, Monsieur Delmas ? — Quarante-cinq ans. » Et ce Hum ! peu compromettant qui a suivi sa réponse. Puisqu'il fallait consulter, autant faire les choses bien. Non pas un vulgaire généraliste : les gens comme lui vont droit au spécialiste coté. Dans son cas, un entérogastrologue, le professeur Leibowitz. Ils sont tous juifs, ces pontes, on n'y peut rien, et du moment qu'on paye... Et lui paye toujours cash ; c'est sa règle absolue.

Il faut reconnaître que l'examen, accompagné d'une foule de questions, a été long et sérieux. Le docteur est un type d'une soixantaine d'années, grand, des cheveux blancs clairsemés, la figure marquée de taches de rousseur. Une voix plate, sans inflexions, où chaque syllabe a la même valeur — plutôt la même absence de valeur ; comme le ton qu'on prête aux robots dans les films de science-fiction. Indifférence, affectation, contrôle de soi-même ? D'ailleurs peu importe.

Delmas a eu droit à un topo surchargé de termes techniques, de toute évidence un écran de fumée pour l'empêcher d'y voir clair : « Canal de Wirsung, îlots de Langerhans, cellules alpha, glucagon, cellules bêta, insuline... » À ce mot, il adressé l'oreille et commencé à comprendre. L'insuline est sécrétée par le pancréas, n'est-ce pas ? Elle a quelque chose à voir avec le diabète ; mais Delmas sait bien qu'il n'est pas diabétique ; donc il s'agit d'un ennui du côté du pancréas. Il a essayé de poser des questions exploratrices, mais Leibowitz n'est pas né de la dernière pluie : c'est un expert dans l'art du dérobage. Il a mentionné en passant la possibilité d'une petite intervention chirurgicale, l'opération de Whipple. Delmas a vérifié après coup qu'il s'agissait d'une duodéno pancréatectomie céphalique avec gastrectomie sub-

totale. Et c'est ce qu'il appelait une petite intervention ! D'ailleurs, il avait aussitôt écarté de la main cette suggestion. Non, une exploration lui semblait inutile. On allait tout bonnement s'adresser à la radiothérapie et à la chimiothérapie. En cas d'algies, on pourrait recourir à... Et il s'est mis à griffonner une ordonnance, geste qui précède, chez tous les médecins, la présentation des honoraires et la conduite, déjà détachée et lointaine, du client vers la porte.

Dans la rue, Delmas a réfléchi. Il se reconnaît du sang-froid et de l'intelligence. Il en faut sérieusement pour être parvenu au niveau social qui est le sien. Pas d'opération ? Ce peut être un bon signe, mais aussi, il le sait bien, un très mauvais signe : cela veut dire que le mal a été décelé trop tard. Quel mal ? Des rayons, des drogues chimiques... Il a lu assez d'articles médicaux pour pouvoir y reconnaître des armes traditionnelles dans l'arsenal des cancérologues. Et le fait que le professeur ne lui ait pas nommé sa maladie paraît bien une preuve supplémentaire. Alors ? Alors Delmas est un homme très dur, aussi dur envers lui-même qu'envers les autres. Il a envisagé ce mot qui terrifie — cancer, et il a refusé de se réfugier dans des réactions négatives, panique ou fuite de la vérité. Pas le moment de s'attendrir : il fallait d'abord y voir clair et, pour ce faire, consulter un livre sérieux de médecine. Les bibliothèques ou les librairies spécialisées existent à cette fin. Et Delmas a vite trouvé le genre d'ouvrage qu'il voulait.

On a beau s'y attendre plus ou moins, le choc a été rude ; le choc de découvrir qu'on était déjà arrivé à ce point-là. Les lignes se sont gravées dans sa mémoire : « Les cancers du pancréas conduisent inexorablement à la mort par cachexie, cholestase, métastases à distance... Surviennent alors des hémorragies digestives par érosions tumorales d'artérioles ou par rupture des varices œsophagiennes et une ascite par compression du tronc porte ou par dissémination péritonéale. » Il

voulait y voir clair ? Eh bien c'était plus que clair. Et en effet il avait ressenti une sorte d'éblouissement : « Inexorablement... pronostic sévère... 2% de survie à cinq ans. » Voilà qui est dur pour un homme de quarante-cinq ans. Il est vrai que quel que soit l'âge...

Il va donc disparaître, dans un délai plus ou moins court, comme ces graviers qu'il jette dans l'eau, l'un après l'autre. Et s'il remonte en arrière dans le temps, il reconnaît que l'événement n'était pas imprévisible. Avant même la manifestation de tout symptôme, avant la morsure de la première souffrance, il se sentait oppressé par une menace obscure, comme de ce silence sous les nuages noirs qui précède l'orage. Là encore, le traité de médecine avait raison : « La fréquence des troubles mentaux faits de dépression et prémonition d'une atteinte grave, et ce avant l'apparition de tout signe clinique, est supérieure à celle des autres types de cancers. » Il avait eu beau réagir parce que, dans son idée, les dépressions mentales sont de simili-maladies réservées aux mauviettes, il avait eu beau réagir, le pressentiment ou, comme dit le livre, la prémonition, refusaient de céder devant la raison. Pas de chance, quand même, de tomber sur le pire des cancers. Il fallait bien cela pour triompher d'un type comme lui.

« Suis-je battu ? devoir reconnaître ma défaite ? Jamais : on n'est pas vaincu par un cataclysme naturel, avalanche ou tremblement de terre. Ni par la maladie. Je vais être éliminé, pas vaincu à la régulière. Comme disait l'autre : *impavidum ferient ruinæ*. Je me soumets, je n'accepte pas. Oui, mais en attendant, je suis un homme qui souffre, et qui devra chaque jour souffrir davantage. Et l'on ne compose pas avec la douleur. Alors, que vais-je faire ? »

Et c'est peut-être pour le savoir qu'il est venu, presque automatiquement, s'asseoir au bord de ce lac. Un autre se serait saoulé, ou se serait jeté en pleurant dans les bras d'une femme quelconque, voire même la sienne.

Mais l'eau, devant lui, reflète les montagnes, non un visage féminin. Le dire à Caroline ? À quoi bon ? Quand cela n'ira plus du tout, il se fera transporter en clinique pour y finir, pas chez lui. Elle ressentira un chagrin de politesse, en accord avec son standing ; pas plus. On peut compter sur elle pour observer toutes les convenances extérieures. Il n'y aura pas d'accroc, même aux funérailles. Lui en vouloir ? tout d'un coup, il est saisi par une pensée absolument nouvelle pour lui. Un remords ? Peut-être que s'il s'était intéressé à elle, autrement qu'à une simple partenaire mondaine, peut-être que s'il l'avait considérée comme une personne, peut-être que s'il avait essayé de l'aimer, peut-être, elle aussi, en retour, lui aurait apporté de l'affection, et qui sait ? de l'amour ?

Il n'est pas dans sa nature d'éprouver des regrets, encore moins du repentir. Et pourtant il en vient à se demander s'il a été juste avec Caro (et il s'aperçoit soudain avec stupéfaction qu'il vient d'employer ce diminutif, familier aux premiers temps de leur mariage, oublié depuis). Va-t-il lui dire tout cela ? non ; ce serait faiblesse, presque lâcheté d'essayer de profiter d'une compassion, d'ailleurs hypothétique, pour faire naître un fantôme d'amour. Pitoyable tentative pour adoucir ses dernières semaines. Non ; c'est une question de dignité. Il ne faut pas troubler la surface du lac, il ne faut pas déranger la vie des autres au moment de se retirer. Si elle s'attachait à lui, ne fût-ce qu'un peu, en cet instant, elle aurait à en souffrir lors de la séparation définitive. « Garde la souffrance pour toi seul, Marcel Delmas, si tu le peux — ou tant que tu le peux. Serais-tu donc moins radicalement égoïste que tu ne le voulais être ? »

En tout cas, ne pas s'apitoyer sur soi-même, surtout avec une autre. Il y en a qui se tournent vers Dieu. Pas lui. Il ne l'a jamais fait parce qu'il considérerait toutes les religions comme irrationnelles. Dans le monde des affaires qui a été le sien (voici maintenant qu'il pense au passé composé !), Dieu

n'a pas sa place. Il n'en veut pas aux croyants, il se contente de les ignorer : ce sont gens retardataires, des sentimentaux. Bien sûr, il ne peut s'empêcher de songer aux libertins du dix-septième siècle, qui se repentaient *in extremis* pour faire « une bonne fin ». Ce n'est pas son genre. Simple question de dignité : on ne contracte pas au dernier moment, sous le seul effet de la peur, une sorte d'assurance sur l'éternité. Tel est son sentiment.

Pour être tout à fait loyal avec lui-même, il s'oblige à ajouter : pour le moment. Oui, pour le moment, le problème religieux ne se pose pas à lui. Mais il ne peut pas, honnêtement, garantir quelle sera sa conduite lorsque la souffrance deviendra constante et plus terrible encore. Peut-être alors le recours à Dieu s'imposera-t-il à lui. Pas comme un espoir de guérison — il ne croit pas aux miracles — ni comme une entité métaphysique. À quoi bon ? Mais le Christ a connu, lui aussi, les pires douleurs. On dit qu'il a souffert pour tous les hommes, personnellement pour chacun : « J'ai versé telle goutte de sang pour toi. » Alors, peut-être que...

Un léger coup de vent a passé et brisé le miroir immobile de l'eau ; les reflets ondulent, donnent à l'image des montagnes un aspect moiré, tandis que des vaguelettes viennent se briser sur la rive devant lui avec un petit bruit de succion. Il regarde le lac avec plus d'attention, réfléchissant. À partir de la berge où il se trouve, le fond descend rapidement, et la teinte de l'eau indique une assez grande profondeur. Bien sûr, il sait nager. Mais l'eau paraît très froide. Et tout habillé, alourdi de son manteau de daim et de ses mocassins, il coulera sans difficulté et, si l'on peut dire, sans espoir de retour. Un de ses amis — enfin de ses relations puisqu'il n'a pas vraiment d'amis, un de ses principes étant de ne s'attacher à personne — donc ce type qui avait failli se noyer et qu'on avait pu ranimer après de patients efforts, ce type lui avait raconté que le seul moment pénible était celui où l'eau

commençait à pénétrer dans les poumons ; puis la souffrance s'atténuait, jusqu'à disparaître avec la perte progressive de la conscience.

Voilà donc une solution presque facile qui se présente à lui, à portée de sa main, tout de suite s'il le veut. Dans quelques jours son auto arrêtée sur la route attirera l'attention ; les recherches s'orienteront naturellement vers le lac, et sans doute trouvera-t-on sans grande peine son corps. Non que cela ait pour lui la moindre importance : les questions de funérailles et d'inhumation l'ont toujours laissé indifférent à ce que deviendrait son cadavre. Mais c'est important pour Caroline : si son corps n'était pas retrouvé, l'assurance-vie ne jouerait pas. Et il tient à la laisser à l'abri des besoins financiers. Même, il pourrait placer son foulard sur la berge pour mieux guider les recherches. Non, on concluerait au suicide. Mais pourquoi ne pas choisir un endroit escarpé sur la rive et fabriquer des traces sur le sol meuble pour faire croire à un accident ?

Il secoue machinalement la tête, tant il repousse avec énergie cette idée. Tout cela est absurde : se suicider par peur de la mort, voilà une solution parfaitement inepte. Il n'en veut pas, ce n'est pas digne de lui : un Delmas ne se flanque pas à l'eau comme un clochard aux abois. Il s'est toujours voulu un lutteur, et ne va pas renoncer maintenant. Lutter contre la mort, bien sûr que non, puisqu'il la sait inévitable ; mais se battre pour rester maître de soi jusqu'au dernier moment, ne rien céder aux tentations d'abandon et de déchéance, voilà qui en vaut la peine. Orgueil ? certes, on ne fait rien de bien sans orgueil. Mais surtout dignité. Cette eau bleue et noire qui commence à s'assombrir parce que le soleil va bientôt disparaître, l'univers clos de ce lac, forment un ensemble plein de beauté et de noblesse. On ne va pas le souiller avec un pitoyable macchabé, fût-il vêtu d'un manteau de daim. Tant que son cerveau restera clair — et il croit

savoir qu'il le restera jusqu'au bout — si la souffrance n'emporte pas tout, il refusera le suicide. D'autres peuvent avoir des raisons pour se tuer, lui a des raisons pour ne pas le faire ; tant pis pour ceux qui ne le comprendraient pas. D'ailleurs, comme il ne fait de confidences à personne, il s'est toujours érigé comme son seul juge. Il n'y a de morale qu'individuelle, c'est sa conviction.

Alors, que faire ? Eh bien, continuer, pendant ce temps incertain qu'il lui reste à vivre. Continuer son travail comme si de rien n'était, en écartant les questions indiscretes. Il voit déjà ce qui va se passer : Mauboussin, par exemple, le chef du bureau de planning, penchant sa tête demi-chauve, avec cette mèche de longs cheveux gras qu'il ramène en travers de son crâne pour, prétendument, dissimuler sa calvitie, et s'enquérant d'un air patelin : « Des ennuis de santé, Monsieur le Directeur ? » (En réalité, c'est inquiétude feinte pour faire sa cour. La santé du Directeur, vous pensez s'il s'en balance). Il sait d'avance ce qu'il répondra : « Des brûlures d'estomac, conséquences du stress. Mais voyons votre rapport. . . » Aller raconter ses malheurs à des indifférents, voire à des ennemis, car un inférieur est toujours un ennemi, non merci. Donc, tant qu'il pourra tenir le coup, il exercera son métier et gardera pour lui ses problèmes. Sans doute devra-t-il demander à Leibowitz des analgésiques qui l'aideront à passer les périodes difficiles. Jusqu'au moment où. . .

Il s'examine aussi honnêtement qu'il le peut, pour savoir s'il a peur de la mort. Difficile d'être précis quand il s'agit d'une épreuve que l'on ne connaît pas. De l'appréhension, bien sûr, c'est normal dans la nature humaine. Mais quoi, la mort fera cesser la souffrance, à défaut d'autres mérites. Aime-t-il la vie ? S'aime-t-il lui-même ? Impressionnantes questions auxquelles il se juge incapable d'apporter dès maintenant une réponse claire. Il va falloir réfléchir, s'analyser, méditer sur la vie et la mort ; et dans le passé il n'a guère eu

le temps ni le goût de ces recherches. Peut-être nécessaires, mais il s'est voulu avant tout homme d'action et il pense y avoir réussi. Seulement toute réussite se paye. Aurait-il passé à côté de l'essentiel ?

Le soleil vient de disparaître derrière la crête de la montagne. Brusquement il a froid, un frisson le saisit. Allons, il faut partir, regagner l'auto et descendre vers la ville. Il serre les dents, se relève avec précaution, s'enveloppant plus étroitement dans son manteau. Il regarde une dernière fois la surface assombrie du lac. Puis, sans savoir pourquoi, peut-être pour laisser de lui une dernière trace dans cet univers secret et refermé sur lui-même, il ramasse une pierre et de toute sa force la lance dans l'eau indifférente. Aussitôt, il s'éloigne sans se retourner une seule fois. On entend l'auto qui démarre sur la route.

Les rides de l'eau s'apaisent vite : les reflets du ciel crépusculaire reprennent leur immobilité patiente, attentive à on ne sait quoi. La pierre a-t-elle jamais existé ? Le lac, à la tombée de la nuit, continue sa méditation paisible, énigmatique.